

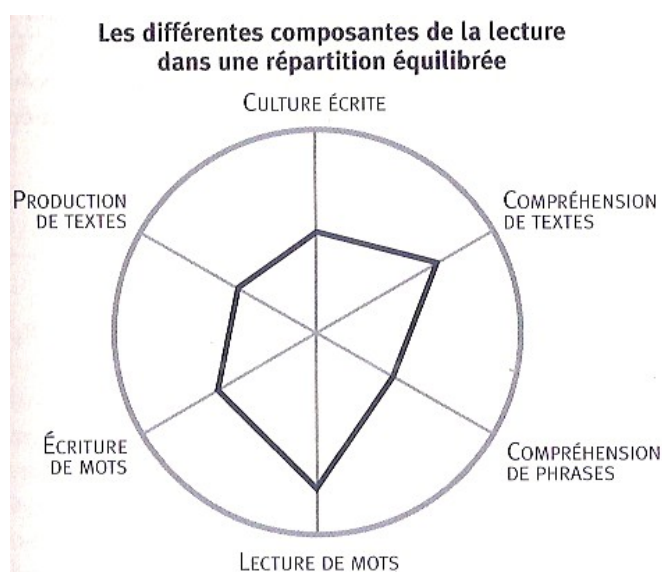
Apprendre à lire à l'école
Tout ce qu'il faut savoir pour accompagner l'enfant.
Roland Goigoux et Sylvie Cèbe – Retz 2006

Roland Goigoux et Sylvie Cèbe proposent « *pour accompagner l'enfant* » lorsque les parents sont « *surpris de [le] voir [lire] sans même jeter un coup d'oeil sur sa page* » de « *lui faire lire le dernier mot de la phrase, puis l'avant dernier et ainsi de suite (lecture à reculons)* ». Ou bien de « *suggérer à l'enfant de relire en commettant une erreur que l'adulte devra détecter* ». Pour apprendre à lire, il faudrait donc lire à l'envers ou commettre des erreurs volontaires !

Roland Goigoux et Sylvie Cèbe dévoilent ce qui leur semble être le coeur de ce débat de trente ans. Avant 1972, puisque l'enseignement reposait sur « *une conception réductrice de la lecture* », « *les maîtres [réservaient] souvent l'accès au livre aux meilleurs lecteurs.* ».

Cette « *conception réductrice de la lecture* » est celle des programmes de 1923. Elle est linéaire. Apprentissage du déchiffrage au CP, lecture courante au CE puis lecture expressive au CM. Cette ligne progressive est la cause de la méchanceté des vieux maîtres, accusés de « *réserver* » volontairement le meilleur aux meilleurs.

Heureusement, grâce à l'influence scientifique de quelques inspecteurs progressistes, parmi lesquels le fameux Foucambert dont M. Goigoux défend ici l'héritage, cette méchante ligne droite réactionnaire a été remplacée par un cercle scientifique, progressiste et conforme aux programmes de 2002.



Cette re-définition très complète du nouvel art de lire sert de fil rouge à l'ouvrage qui décrit point par point les différentes activités scolaires pour répondre aux objectifs énoncés. Goigoux et Cèbe affirment à toutes les pages leur conformité aux « *programmes en vigueur* ». Ils revendiquent un enracinement scientifique, puisant fréquemment dans l'épais corpus établi par les « *spécialistes* » de la question de la lecture. Le troisième caractère original de l'ouvrage est son indéniable progressisme, manifestement appuyé sur une analyse de la société divisée en classes.

M. Goigoux a raison : il s'est bien passé quelque chose dans l'éducation nationale en 1972. Les programmes quasi centenaires de lecture et de calcul ont été radicalement chamboulés. La lecture alphabétique est devenue globale; l'arithmétique est devenue « *maths modernes* ». Depuis, lesdits programmes changent de fond en comble tous les trois ans et s'épaississent d'explications de plus en plus touffues et complexes; de dix pages à mille pages. En lecture, les thèses de M. Foucambert sont devenues l'obligatoire squelette théorique de tout « *acte de lecture* ». Mais que disait donc ce M. Foucambert ? Que le sens est tout, et le déchiffrage rien. C'est la lecture « *idéo-visuelle* »: vous

voyez le mot, vous avez l'idée, directement, sans déchiffrement. Exit les lettres. Vous savez le sens du mot car vous en avez une « *mémoire photographique* ». Les parents d'élèves qualifient fort justement cette méthode de « globale ».

M. Goigoux défend M. Foucambert aux thèses « *peut-être trop ambitieuses* » mais « *qui restent pour la plupart pertinentes* ». Et tout est dit. En réalité, les méthodes issues de la domination Foucambert sont des méthodes de non-lecture. Comme elles, le cercle de lecture de M. Goigoux oublie complètement les lettres et les syllabes. Une véritable méthode de lecture, dans une langue à transcription alphabétique, apprend soigneusement les lettres et leurs sons conventionnels aux jeunes élèves. C'est un travail lent et appliqué, où les élèves apprennent les lettres en les écrivant patiemment chaque jour, c'est une méthode d' « écriture – lecture ». Chez M. Goigoux, comme malheureusement dans tous les IUFM de France, l'écriture des lettres une à une a été évacuée. Il faut « *libérer l'enfant de ce qui est secondaire, l'écriture (ici au sens de calligraphie), pour qu'il puisse se consacrer à la tâche importante : la mémorisation orthographique* » (p.74) Les caractéristiques les plus dangereuses des méthodes de non-lecture sont bien là. A cette ridicule précision près : M. Goigoux établit une fondamentale différence entre la mémorisation photographique -de Foucambert- et la mémorisation orthographique -la sienne-; l'une et l'autre étant établies sans écrire lettre à lettre, je ne saisis pas cette différence qu'il nous propose pourtant comme un slogan pour nos prochaines manifestations.

Cette différence subtile prouve sans doute la scientificité de ses propos : les spécialistes qu'il cite, les références qu'il prend sont, le plus souvent ... lui-même. Car l'épais substrat de travaux scientifiques sur lesquels il s'appuie n'est rien d'autre que l'ensemble de ses affirmations dont le caractère scientifique transpire nettement : son cercle est scientifiquement composé « *des activités connues pour former de bons lecteurs* »; les maîtres qui obtiennent des « *résultats remarquables* » sont ceux qui « *accordent une attention particulière aux élèves des milieux populaires* » et « *qui ne veulent pas que l'école se repose sur les familles pour doter les élèves des compétences indispensables à la compréhension* ». Observations scientifiques ? Ou naïve idéologie. Rien n'est scientifique dans cette alchimie. Les autres sciences humaines devraient y regarder à deux fois avant d'accepter en leur sein la pseudo-science de l'éducation qui s'avère être une baudruche d'affirmations idéologiques fausses et improuvées.

Ces propos ne sont que l'image d'Epinal développée par Bourdieu d'une école publique au service de la classe dominante. Par contre l'école que Goigoux propose, prétend enfin « *assurer la transmission de la culture écrite jusque là prise en charge par les familles des milieux bourgeois* » ! Goigoux est un représentant du gauchisme dans l'éducation nationale. Son credo est resté « *A bas l'école des flics et des patrons* » (slogan de la ligue communiste après 68). L'école publique française n'a jamais été l'école des flics et des patrons. Elle a été, remarquablement, et dès le début, l'école de tous. Ce n'est plus le cas.